

JOHNNY HALLYDAY

LES MOTS DE SA VIE

Bernard Pascuito



LEDUC 

P comme Papa ou S comme Solitude, H comme Humanité ou G comme Godard, découvrez les mots – et parfois les maux – d'un héros timide et discret qui a toujours vécu à l'ombre de sa gloire.

Avec ce livre, ces quarante mots qui composent autant d'aspects de Johnny, d'émotions, de visages aimés, de goûts et de peurs, de tendresse et de passions, il y avait de quoi reconstruire toute une vie. C'était aussi une manière de chercher à mieux le comprendre. Enfin. De s'en approcher au plus près. Nous est revenu dans ces moments le titre d'un roman de Jean-Paul Dubois, Si ce livre pouvait me rapprocher de toi. Oui, si ce livre pouvait nous rapprocher de lui.

Bernard Pascuito

Écrivain, journaliste, éditeur, **Bernard Pascuito** a publié une trentaine d'essais (*Les Héritiers*, Litos, 2024, *Les Politiques aussi ont une mère*, Albin Michel, 2017) et de biographies dont *John et Jackie, un couple impossible* (Le Rocher, 2024), *Belmondo entre deux vies* (Robert Laffont, 2021, Litos, 2023), *La Dernière Vie de Romy Schneider* (Le Rocher, 2018, Le Rocher poche, 2022).

ISBN : 979-10-285-3198-0



19,90 euros
Prix TTC France



Rayon : Musique

editionsleduc.com

LEDUC

**JOHNNY
HALLYDAY**
LES MOTS
DE SA VIE

Conseil éditorial : Alain Ammar
Correction : Isabelle Chave
Maquette : Elisabeth Chardin
Relecture : Agnès de Livron Duhamel
Couverture : le-petitatelier.com
Photographie de couverture : Michel Linssen / Gettyimages

© 2024 Leduc Éditions
76, boulevard Pasteur, 75015 Paris
ISBN : 979-10-285-3198-0

JOHNNY HALLYDAY

LES MOTS
DE SA VIE

Bernard Pascuito



SOMMAIRE

17	ACTEUR	139	LAURA
25	ADELINE	147	LIVRES
31	ADOPTION	151	MAMAN
35	ALCOOL(S)	155	MITCHELL (EDDY)
39	AMÉRIQUE	161	NATION
43	AMITIÉ	167	NOIR (C'EST NOIR)
49	BIDES	171	NUIT
55	CUISINE	175	PAPA
59	DÉBUTS	181	PAQUET (GILL)
65	DENEUVE (CATHERINE)	189	PIAF (ÉDITH)
69	DOUBLURE	193	SANG POUR SANG
73	FEMMES	203	SARDOU (MICHEL)
77	FOI	207	SOLITUDE
81	GODARD (JEAN-LUC)	211	TROMPE-LA-MORT
89	GOLF-DROUOT	217	VARTAN (SYLVIE)
93	HUMANITÉ	223	VOIX
99	IDOLE(S)	227	VOYAGE(S)
107	INTELLIGENCE	231	ZLAP (GREG)
113	JADE ET JOY		
121	JEAN-PHILIPPE		
125	LABRO (PHILIPPE)		
133	LAETICIA		



INTRODUCTION

Même la mort avait fini par le croire insaisissable. Il était toujours très en retard sauf quand il s'était agi de devenir célèbre. Il avait alors pris une confortable avance sur l'horaire habituel. Le reste du temps, il donnait l'impression de retarder les échéances. Il n'aimait pas les contraintes parce qu'elles l'étouffaient. Réellement. Et quoi de plus contraignant qu'un horaire.

Cela datait de l'enfance, désolante et vide, même si elle ne fut, dans son cas, qu'un simple moment entre le néant et la gloire, à même pas dix-sept ans.

« Je suis un enfant de l'ennui et nous sommes une famille nombreuse. » Il aurait pu faire sien cet aveu de Vincent Duluc¹. Surtout, il ne s'est jamais déparé par la suite de cette forme de lassitude qui confine parfois à la mélancolie. Cette façon de regarder ailleurs, comme pour dire, j'ai mes brouillards et mon beau temps au-dedans de moi.

Le succès n'y avait rien changé, il traînait sa désespérance dans tous les coins du monde, sans jamais la laisser paraître, sauf lorsqu'il chantait. C'était alors le moment idéal de la mettre en scène, et c'était comme si ça le rendait heureux.

Goldman l'avait bien compris qui lui avait offert *L'Envie*. « Qu'on me donne l'envie, l'envie d'avoir envie, qu'on allume ma vie. »

1. In *Un printemps* 76, Stock, 2016.

JOHNNY HALLYDAY

Il a toujours eu besoin des autres pour chanter ses combats intimes, ses défaites, ses émotions, ses peurs et ses regrets. Ce n'étaient pas ses mots mais les sensations lui appartenaient. *Elle m'oublie, Derrière l'amour, Sang pour sang, Retiens la nuit, Je te promets, Que je t'aime, Diego, Entre mes mains, Noir c'est noir, Fils de personne, Comme si je devais mourir demain, Fou d'amour, Marie, Mal, Pas cette chanson, J'ai oublié de vivre...* C'était aussi gai qu'un roman de Michel Houellebecq et il ne faisait que parler de lui mais il savait donner de la force aux paroles, les magnifier. Il n'y avait pas que sa voix, les yeux aussi semblaient dire les peines et les craintes. Personne alors ne remarquait que, derrière son sourire douloureux et abstrait, le regard, peu à peu, s'enfonçait dans un flou où il aimait à se perdre.

Il ne s'est jamais demandé s'il avait réussi sa vie, avait horreur des bilans et des certitudes. Sa préférence allait aux étonnements magnifiques plutôt qu'aux accommodements raisonnables. Sa grande surprise, c'était d'être encore vivant. Certes, dans son cas, cela relevait de l'exploit.

« Vivre vite, mourir jeune et faire un beau cadavre ». Il avait loupé la deuxième marche et la petite phrase de James Dean², mort à vingt-quatre ans dans un accident de voiture, sur une route américaine, l'a accompagné plus longtemps qu'il n'aurait cru. Il vivait comme Dean, conduisait comme lui, et ne refusait pas l'idée de mourir de la même manière. La vie est souvent injuste.

Avec le temps qui semblait filer, sauf pour lui, il a toujours donné l'impression de jouer les prolongations, repoussant les limites affichées

2. Attribuée faussement à plusieurs personnes dont Lou Reed, cette phrase est bien de James Dean qui l'avait lui-même repérée dans le film de Nicholas Ray, *Knock on Any Door (Les Ruelles du malheur)*, 1949.

LES MOTS DE SA VIE

par ses contemporains, lesquels, après tout, avaient la faiblesse d'être des humains. Cela ne veut pas dire qu'il ne l'était pas. Il était d'une autre sorte d'humanité, comme quelqu'un qui revient de loin. Quand il chantait « Ceux que l'amour a blessés », des images venues de la petite enfance lui sautaient à la figure.

Maintenant, nous savons où il a terminé sa course : à l'église de la Madeleine, devant trois présidents de la République, un parterre de personnalités et une famille scindée en deux clans hostiles, déjà prêts à l'assaut. Le noir du deuil, le rouge du sang qui va jaillir, encore invisible. Comme dans toutes les tragédies.

Dehors, ce 9 décembre 2017, l'amour, la passion et le chagrin, l'emportaient. Son cortège funéraire descendait l'avenue des Champs-Élysées, suivi par sept cents motards venus honorer l'un des leurs, puis traversait la place de la Concorde jusqu'à l'église de la Madeleine. Entre 800 000 et 1 million de personnes assistaient à l'hommage suivi pendant de longues heures par des dizaines de millions de téléspectateurs à travers l'Europe.

La messe était solennelle, l'éloge funèbre d'Emmanuel Macron rempli de dignité. Le président saluait un homme qui était « beaucoup plus qu'un chanteur... une part de la France », ayant « connu les épreuves, les échecs » et « traversé le temps, les époques, les générations et tout ce qui divise la société ».

Philippe Labro³, l'ami de toutes les saisons, avait l'honneur de prononcer à son tour un hommage. Mieux que personne, il connaissait Johnny jusqu'au fond de ses nuits blanches : « Johnny Hallyday n'espérait rien d'autre que survivre. Son désespoir était en lui depuis

3. Voir entrée « Labro (Philippe) ».

JOHNNY HALLYDAY

l'enfance, qui ne fut pas une enfance. Il risqua tout puisqu'il n'espérait rien. Il donna tout puisqu'on ne lui avait rien donné⁴. »

Dehors, la foule se taisait, respectueuse de cette amitié infinie qui se disait sobrement. À l'intérieur, cette scène de regrets éternels, cette ferveur révérencieuse plantée au cœur d'un lieu sacré qui ne semblait pas être fait pour lui. C'était jusqu'à la pointe des larmes et des mots la singularité d'un ancien trublion désormais sanctifié.

Avait-il changé tant que cela ? Toute sa vie a été un malentendu. Ce qui explique ses moments de flou, quand il semblait s'échapper en silence, rattrapé par des ombres venues de très loin. Alors, il s'absentait de tout et aussi de lui-même.

« À force de courir la terre comme un éclair... », chantait-il, mais en soixante-quatorze années il n'avait pas fait tant de chemin : moins d'un kilomètre entre le quartier de la Trinité où il était né et l'église de la Madeleine où la France lui a dit adieu.

Certains rêvent à leur avenir, lui aimait se réfugier dans ses « tendres années ». Sa chambre d'ado, 13, rue de la Tour-des-Dames, dans le IX^e arrondissement de Paris, n'avait pas changé dans son regard. Comme Claude Moine devenu Eddy Mitchell, Christian Blondieau, qui s'appellerait plus tard Long Chris. Ils avaient quatorze, quinze ans, et il ne se passait pas grand-chose. La vie faisait grise mine, même les rêves étaient plombés.

Tout allait exploser en un rien de temps et le feu d'artifice brûlerait pendant soixante ans. Il ne le savait pas alors, bien sûr, et plus tard il aimerait cette idée que tout arrive soudain alors qu'on n'attend rien.

4. Philippe Labro, *J'irais nager dans plus de rivières*, Gallimard, 2021.

LES MOTS DE SA VIE

Plus les années défilaient, plus il se trouvait en délicatesse avec lui-même. Alors, il retournait dans les rues de son passé comme on s'é gare dans l'œuvre de Patrick Modiano. Les titres de romans de celui-ci sonnaient comme des étapes de sa propre vie. *Villa triste*, *Remise de peine*, *Une jeunesse*, *Un cirque passe*, *Voyage de noces*, *Place de l'Étoile*, *Accident nocturne*, *De si braves garçons*, *La Ronde de nuit*, *Livret de famille*. Ils auraient aussi pu être des titres de textes chantés par Johnny. D'ailleurs, l'écrivain, pas plus bavard que le chanteur, avait concédé un jour qu'il écrirait bien pour lui. Après tout, Françoise Sagan, Philippe Labro, Daniel Rondeau, Vincent Ravalec, entre autres, s'y étaient collés. Finalement, ça ne s'était pas fait. On avait eu le temps de comprendre la similitude entre leurs personnages, quand même. Ces souvenirs qui s'égarait sans cesse, ces dizaines de lieux communs éparpillés dans Paris, cette incapacité à délivrer ses émotions autrement que dans ses romans pour l'un, sur une scène pour l'autre. La seule différence entre eux, c'est que Modiano se servait de ses mots et que Johnny utilisait ceux des autres. Mais c'est lui qui leur donnait vie, les enchantait, au point de troubler au-delà de l'émotion, avec des paroles dont on aurait pu se moquer si elles avaient été chantées par un autre.

« Quand mon corps, lourd comme un cheval mort⁵... » Il fallait oser.

On le trouvait sans cesse là où on ne l'attendait pas. Dans des pubs ; sur le Paris-Dakar ; en héros de films de Godard ou de Costa-Gavras ; dans une reprise inattendue d'un tube sirupeux de Julio Iglesias⁶, vieux de vingt ans ; à Gstaad, Bruxelles, Los Angeles, cherchant indéfiniment à échapper aux impôts (son sport préféré) ; au Vietnam pour

5. *Que je t'aime*.

6. Voir entrée « Intelligence ».

JOHNNY HALLYDAY

y adopter deux petites filles qui allaient lui donner l'occasion de jouer enfin les papas gâteau.

Il donnait l'impression d'enfiler les vies les unes après les autres comme on essaie inlassablement des habits neufs dans l'espoir de trouver celui qui nous ira à merveille. Il souriait souvent avec douceur. Parfois, il s'évaporait. Même en son absence, son sourire flottait dans l'air.

Le succès n'était pas toujours au rendez-vous. Arrivé au milieu de sa vie, il avait découvert que c'était le moment le plus menaçant, quand tout ce qui se profile va en se rétrécissant. Il découvrait aussi que, parfois, le talent n'est pas une maladie incurable. Pour un autre, on aurait évoqué une certaine forme de perte. Un égarement perpétuel. Personne n'a jamais su ce qui se tramait là-dessous, sauf peut-être Sylvie.

Où allait-il ? Nous savons aujourd'hui que c'était à la Madeleine, en héros de la nation, pleuré par des dizaines de millions d'inconsolables. Cela ne répond pas à l'autre question, d'où venait-il ? De la Trinité, certes, comme Eddy Mitchell et Long Chris, et des tas d'inconnus, ce qui n'en dit pas beaucoup plus. Il venait de beaucoup plus loin, de territoires inconnus auxquels nous n'avons sans doute pas accès et il faut bien se résoudre à cet aveu absurde : nous l'avons beaucoup regardé, admiré, voire adulé, sans essayer de le *voir* au-delà des fards et des camouflages. Le résultat est là : nous l'avons aimé passionnément sans jamais rien comprendre à ce qu'il était. Et déjà à ses silences encombrants qui n'étaient rien d'autre qu'une manière de dire, ne me laissez pas seul avec tout cela.

LES MOTS DE SA VIE

Il nous a fallu nous débrouiller avec des images, comme celles que l'on colle, enfant, dans un album. L'idole des jeunes, le survivant, le caméléon, le rockeur, le romantique, l'orphelin sans larmes, le père mutique, le mari désordonné, l'ami rare, la bête de scène, le bagarreur, le désespéré, le Guignol, l'acteur réinventé, il était tout cela à la fois, et c'est un torrent. Avec l'intelligence, rare, en plus. Il aimait à dire que son métier c'était d'être Johnny Hallyday. Sa vie et son histoire montrent qu'il était beaucoup plus et beaucoup mieux que ça. Tout homme est un mystère, selon Labro, c'est une chance, pour ceux-là, de demeurer en partie insondables.

Avec ce livre, ces quarante mots qui composent autant d'aspects de Johnny, d'émotions, de visages aimés, de goûts et de peurs, de tendresse et de passions, il y avait de quoi reconstruire toute une vie. C'était aussi une manière de chercher à mieux le comprendre. Enfin. De s'en approcher au plus près. Nous est revenu dans ces moments le titre d'un roman de Jean-Paul Dubois, *Si ce livre pouvait me rapprocher de toi*⁷. Oui, si ce livre pouvait nous rapprocher de lui.

7. Éditions de l'Olivier, 1999.



ACTEUR

Quand il voulait justifier par l'humour son amour absolu pour le cinéma, Johnny disait : « Au moins, dans les films, on ne meurt pas pour toujours. »

Tout aurait pu bien commencer. En 1955, il était sollicité pour tourner un tout petit rôle (un élève) dans le film d'Henri-Georges Clouzot, *Les Diaboliques*. Un chef d'œuvre. Il n'avait que douze ans, et c'était l'occasion d'une première apparition. Hélas, la seule phrase qu'il avait à dire devait être coupée au montage. Jean-Philippe Smet n'apparaîtrait même pas au générique de cet immense succès devenu un classique.

C'était un premier rendez-vous manqué avec le cinéma, il y en aurait d'autres. Il était déjà cinéphile, allait voir autant de films que possible et parfois deux par jour. Devenu célèbre, il supposait que les propositions viendraient naturellement. Il ne se trompait pas. Sur la quantité, en tout cas. Pour ce qui était de la qualité des rôles qu'on lui offrait, il en était autrement.

À partir de 1962, il tourna *Les Parisiennes*, de Michel Boisrond, une guimauve sans intérêt. Comme son scénario l'indique. Sophie (Catherine Deneuve) est une tendre lycéenne qui fait croire à ses copines qu'elle n'est plus vierge et a un amant. Le soir venu, incrédules, celles-ci la suivent discrètement. Sophie se rend en réalité chez sa meilleure amie. Mais, pour retourner chez elle, elle passe par les toits et rentre par hasard chez un jeune guitariste pauvre (Johnny Hallyday) qui lui chante bientôt *Retiens la nuit*, dans un coin de sa cuisine. Et c'est le

JOHNNY HALLYDAY

début de sa première histoire d'amour, « Très fleur bleu 1962 », commente Jean de Baroncelli, dans le journal *Le Monde*.

Le film a eu deux avantages : permettre la rencontre de Johnny avec Catherine Deneuve, et la naissance d'une relation affective très complexe, qui durera plus de cinquante ans, sans que personne ne sache avec certitude de quoi elle était faite⁸. Entendre la chanson, *Retiens la nuit*, était aussi une bonne chose tant la mélodie et les paroles sont douces et belles, loin des morceaux très rock de ces années-là. Même si faire chanter Johnny en plein milieu du film, à la Elvis Presley, casse l'ambiance, et semble déjà le condamner à ne jamais faire une carrière au cinéma.

D'ailleurs, l'année suivante confirme le sentiment de malaise. *D'où viens-tu Johnny ?*, de Noël Howard, dans lequel il interprète un certain Johnny qui ne s'appelle pas Hallyday, et en 1964 *Cherchez l'idole* de Michel Boisrond encore, où il interprète son propre personnage, s'inspirant largement de sa personnalité et de son charisme d'idole des jeunes.

Il y eut aussi *Pour moi la vie va commencer*, tourné avec Sylvie Vartan. Peu importent les scénarii, peu importe si rien ne tient debout, l'idée est avant tout de mettre Johnny en vedette et, à l'occasion, de le faire chanter. Cela ne pouvait pas donner de très bons résultats.

Alors que défilaient les projets les plus catastrophiques ayant pour unique but de le mettre à l'écran, il songeait à son idole, Elvis Presley. Depuis bien longtemps, celui-ci était pressé comme un citron et enchaînait les rôles les plus stupides dans des films indignes dont la seule fin était de le voir apparaître et chanter à l'écran.

8. Voir entrée « Deneuve (Catherine) ».

LES MOTS DE SA VIE

Refusant de suivre le même chemin, Johnny fit donc un break avec ces *gentils navets remplis d'insignifiance*, et trois ans plus tard, il revenait en vedette du film de John Berry, un très bon réalisateur, *À tout casser*. Une sorte de polar pas très bien construit et sans doute décevant sur bien des aspects, mais qui avait au moins le mérite d'être un vrai film.

Plus tard, *Le Spécialiste* de Sergio Corbucci lui donnait l'occasion de jouer dans un western façon spaghetti, qui là encore n'ajoutait rien à sa gloire mais le démarquait à nouveau des rôles de chanteur à l'écran.

En 1970, *Point de chute*, de Robert Hossein, un film noir, un vrai, lui offrait la possibilité de créer un personnage sombre et solitaire mais le scénario était trop mince, les dialogues trop convenus. Johnny attendait toujours le rôle qui pourrait le mettre en valeur, même si, en faisant le bilan de ces dix années, il considérait que *Point de chute* était le meilleur film dans lequel il avait tourné.

L'Aventure c'est l'aventure de Claude Lelouch fut un succès énorme, qui lui apporta un peu plus de popularité, même s'il n'interprétait jamais que lui-même, kidnappé par une bande de joyeux lurons composée de Lino Ventura, Jacques Brel, Aldo Maccione et Charles Denner. Il montrait en tout cas une certaine aisance, et un don particulier à dire des dialogues lorsqu'ils avaient une certaine qualité. Et on admirait aussi son sens de l'autodérision.

Après cela, on aurait pu croire que Johnny en avait terminé avec le cinéma. De simples apparitions à des participations plus importantes, plus de dix ans allaient s'écouler avant qu'il n'y revienne. Et ce fut un coup de tonnerre. Jean-Luc Godard l'engageait en 1984 pour tourner dans *Détective*⁹, et alors, c'est comme si le monde du cinéma s'était

9. Voir entrée « Godard ».

一
行

國
國
國
行

民
法
會





JOHNNY HALLYDAY

mis à tourner autrement. L'année suivante, c'est Costa-Gavras qui le sollicitait pour *Conseil de famille*, puis Pierre-William Glenn lui donnait le rôle principal de *Terminus*.

À partir des années 2000, il tournait l'étrange film de Laetitia Masson, *Love me*, puis, en 2002, *L'Homme du train*, de Patrice Leconte, où il se confrontait à Jean Rochefort. Pour beaucoup, *L'Homme du train* reste le meilleur film jamais tourné par Johnny. Il est vrai qu'il y est remarquable, mais pas plus que dans *Love me*, ou dans *Jean-Philippe*, le film de Laurent Tuel¹⁰. Il y incarne un Jean-Philippe Smet qui n'est jamais parvenu à devenir Johnny Hallyday, et c'est déjà tout un programme. Le scénario est remarquable et sa confrontation avec Fabrice Luchini allait être un bonheur.

Conçu pour lui, *Vengeance*, de Johnnie To, ressemble trop souvent à une caricature de polar façon Tarantino, mais sans le génie de Tarantino.

En 2014, avec *Salaud, on t'aime* de Claude Lelouch, il retrouvait son ami Eddy Mitchell pour un film prémonitoire, puisqu'il était condamné à mort par la maladie, mais avec hélas un scénario on ne peut plus désordonné, façon puzzle ou façon Lelouch, c'est comme on voudra. Le réalisateur qui ose tout, même le pire, offrait à Mitchell, le copain médecin, et Johnny, l'occasion de pousser la chansonnette en reprenant une chanson du film *Rivière sans retour* tandis que défilait sous leurs yeux les images de Marilyn Monroe et Robert Mitchum. Il fallait oser.

Johnny était un cinéphile. Un vrai. Le brancher sur le cinéma, c'était l'assurance de le voir sortir de ses longs et fréquents silences. Tout

10. Voir entrée « Jean-Philippe ».

LES MOTS DE SA VIE

le passionnait. Des réalisateurs comme Elia Kazan, l'homme de *L'Arrangement*, ou des *Visiteurs*, dont il pouvait vous parler pendant des heures, citant volontiers *Le Fleuve sauvage* et surtout *La Fièvre dans le sang*. Fellini, dont il admirait *La Dolce Vita*, entre autres, et dont un ami lui avait offert l'affiche revisitée. *Le Mépris* de Godard. Les westerns les plus classiques comme les plus audacieux. Ceux de Phil Karlson, de Budd Boetticher, Joseph M. Newman, Ted Post, Richard Fleischer. Parmi les acteurs, Marlon Brando, James Dean, Montgomery Clift étaient ses favoris. Il pouvait revoir trois fois de suite un film avec Brando ou avec Dean, comme s'il voulait s'imprégner de leur jeu, de leurs tics.

Sa grande frustration, on l'aura compris à la lecture de sa filmographie, c'est de ne pas avoir eu la carrière d'acteur dont il rêvait. Et sans doute pas parce qu'il manquait de talent. Quelques films – rares – en témoignent. Dans son cas, le problème était double. Beaucoup de metteurs en scène, sans doute peu ambitieux, encouragés par des producteurs à courte vue, se contentaient de le mettre en scène dans des films construits autour de lui, pour lui, où l'on pouvait rajouter éventuellement quelques chansons, le tout sans se préoccuper du scénario, des dialogues, de l'histoire. Tout cela ne comptait pas. Il fallait juste avoir Johnny sur l'affiche et on était certain de gagner de l'argent. Le second problème, plus complexe, ne dépendait de personne. Il aurait fallu qu'il fasse oublier qu'il était un chanteur à succès, une idole, une star dont le charisme débordait. Très tôt, il avait été déjà tellement célèbre, on l'avait tellement vu partout, dans des stades, des salles immenses, à la télévision, que le grand public ne pouvait pas faire la différence entre le Johnny chanteur et le Johnny comédien. Quel que soit le film, et même dans *L'Homme du train*, où il est excellent, le public voyait Johnny avant tout.

JOHNNY HALLYDAY

Était-il impossible de se faire oublier le temps d'un film, pour devenir un autre, des autres ? À notre connaissance, un seul l'a pu : Frank Sinatra. Mais c'était différent sur un point. Lorsque Sinatra, très doué comme acteur, a tenté sa chance au cinéma, et même remporté un Oscar, il était en perte de vitesse comme chanteur. Ses graves problèmes de voix le handicapaient et pendant plusieurs années, on a pu penser qu'il ne rechanterait plus. Lorsqu'il est redevenu lui-même, un chanteur à la voix d'or, sa place au cinéma était déjà acquise. La différence entre Sinatra et Johnny, c'est que Johnny n'a jamais connu de véritable passage à vide dans sa carrière de chanteur, quelques trous d'air insignifiants, tout au plus.

D'autres pourraient servir d'exemple : Montand, Bourvil et Gabin, en France, venaient de la chanson, et même du music-hall, certes ; mais lorsqu'ils ont franchi le pas, ils n'ont plus jamais fait machine arrière. Qui aurait imaginé Johnny tourner le dos définitivement à la chanson et aux concerts. Pas de Parc des Princes, de Stade de France, de Tour Eiffel, de Parc de Sceaux, de tournée des Vieilles Canailles. Inimaginable pour celui qui disait, avec parfois un peu de lassitude, « Mon métier, c'est d'être Johnny Hallyday. » Ce n'est pas ce que l'on attendait de lui au cinéma.

ADELINE

S'il est vrai que les histoires d'amour se terminent mal en général, alors celle-ci est sans doute la plus belle qui ait jamais existé. Elle a fini mal, très mal, et en plusieurs étapes, souvent cruelles. Il a été possible de croire, à un moment, qu'elle n'en finirait d'ailleurs jamais. Et il reste incertain qu'elle aurait trouvé une issue si Johnny n'était pas mort en décembre 2017.

Adeline et Johnny. L'histoire d'un double mariage. Déjà, c'est assez original. On pense à Richard Burton et Liz Taylor, deux fois mariés, deux fois divorcés, à Mélanie Griffith et Don Johnson, deux fois mariés, deux fois divorcés, et plus loin encore, à Marisa Pavan et Jean-Pierre Aumont, qui eux aussi se sont mariés une seconde fois, et n'ont jamais redivorcé. Il y a des perfectionnistes.

L'histoire d'Adeline Blondieau et de Johnny Hallyday commence dans les années 1950 lorsque celui qui s'appelle encore Jean-Philippe Smet devient ami pour la vie avec Christian Blondieau, qui ne s'appelle pas encore Long Chris. C'est une amitié à l'épreuve de tout, rehaussée par leur goût commun pour le rock and roll, et un talent de compositeur chez Christian Blondieau qui ne peut que servir les intérêts de Johnny. Les deux copains ne se contentent pas de jouer ensemble, Long Chris compose quelques grands tubes pour son ami, dans ces années-là¹¹, et même s'ils s'éloignent parfois au gré des diverses aventures de

11. *Je veux te graver dans ma vie, La génération perdue, Si j'étais un charpentier, Je suis né dans la rue, Joue pas du rock'n'roll, Gabrielle, etc.*

JOHNNY HALLYDAY

Johnny, les deux hommes continuent de s'aimer et de ne jamais se perdre de vue.

En 1985, après sa rupture avec Nathalie Baye, Johnny traîne son chagrin proche du désespoir dans des nuits pleines d'alcool et sans espoir de consolation. Il s'enfonce dans une sorte de déprime, boit beaucoup, trop, fuit la nuit comme le jour et ne trouvera finalement de refuge que chez son vieux copain Long Chris. Il était le bienvenu. Christian Blondieau avait eu de son mariage une fille et un fils. Adeline avait alors quatorze ans, elle connaissait Johnny depuis l'enfance. Sorte de tonton gâteau, de meilleur ami de son père. Un personnage familial depuis toujours. Elle le regardait bien sûr avec des yeux émerveillés. C'était Johnny Hallyday, quand même.

Installé dans la maison de ses amis, Johnny n'en finissait pas de se laisser envahir par le chagrin, ronger par les souvenirs. Il ne trouvait le sommeil qu'au petit matin, la plupart du temps, à moitié affalé dans un canapé où il avait passé une partie de la nuit à regarder des films.

Parfois, Adeline, quatorze ans, venait le rejoindre au milieu de la nuit. Elle était préoccupée, et même alertée par cet air de désespoir. Quoi qu'on en dise, les enfants savent regarder autour d'eux. Elle n'osait pourtant pas trop s'approcher de trop près et tenter de lui parler. Encore eut-il fallu trouver les fameux mots qui éclairent et apaisent. On n'a pas appris à jouer les psys à cet âge, donc elle ne s'y essayait pas. Les silences sont plus réparateurs. Mais passer quelques minutes avec lui, avant de retourner se coucher, sans rien dire, faisait du bien à Johnny, elle en était certaine.

Parfois, il sortait de sa torpeur et la regardait, sans doute comme un adulte regarde une petite fille. Il lui parlait aussi comme on parle, non

LES MOTS DE SA VIE

ADELINE

pas à une ado, ou à une pré-ado – c'est comme on voudra – mais à une gamine à laquelle on dit, sans y penser : « Plus tard, tu verras, on va se marier tous les deux. » C'était gentil, affectueux et ça n'allait pas plus loin.

Plus tard n'aurait jamais dû arriver. Pourtant, plus tard est arrivé plus tôt que prévu. Selon Johnny, c'est Adeline qui est venue lui annoncer un jour qu'elle venait d'avoir dix-huit. Il allait pouvoir tenir sa promesse. Johnny se trouvait alors, comme souvent, plutôt brinquebalant dans le cours si tumultueux de sa vie amoureuse. Il y avait eu Gisèle Galante, la journaliste, il y avait Leah, le mannequin. Rien ne semblait définitif. Plus tard, il serait dit qu'Adeline avait agi astucieusement pour évincer Leah, ce que Johnny confirmerait. Nous ne sommes pas certains que le stratagème l'ait traumatisé.

En 1990, Johnny Hallyday et Adeline Blondieau devenaient donc mari et femme. Il avait quarante-sept ans, elle en avait dix-neuf. Les « jeux d'enfants » mènent parfois plus loin qu'on ne croit.

La nouvelle fut un choc pour beaucoup. Et pour commencer parmi les proches – très proches – de l'une et de l'autre. Comme si une barrière avait été franchie. Il n'y avait pas que la différence d'âge, la très ancienne proximité, presque familiale, des nouveaux mariés, était en cause, avant tout. Il semblait déjà que l'amitié idyllique entre Long Chris et Johnny aurait du mal à y résister. Le père outragé avait du mal à comprendre, et l'ami trahi ne se sentait pas le cœur à pardonner. Comme toujours, le temps passerait et effacerait les rancœurs.

Deux ans d'amour, de passion, d'éclats, de disputes de plus en plus fréquentes, de mésententes. Il y avait toujours cette sensation commune que l'amour était là, indéracinable, puissant, mais que trop de